

MARC RIVÈRE

À TRAVERS
L'ÉCORCE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

B. Arnaud ; F. Auger ; N. Batt ; F. Baynat ; C. Barlier ;
I. Baragnon ; B. Bécanne ; X. Benouaich ; E. Bléouhé ;
A.-E. Bloch-Youkoubsohn ; E. Briand ; D. Carta ; G. Ceugniz ;
O. Chenot ; P. Chiron-Delorme ; D. Combes ; M. Couzi ;
M. Dabin ; J.-Y. Delagrangé ; M. Deltheil. ; B. Dillies ;
T. Dinnat ; H. Dohin ; S. Escola ; M. Espoune ; G. Fabre ;
A. Faye ; A. Frantz ; C. Frantz ; La Smala ; L.-P. Galy-
Gasparrou ; M.-H. Garelli ; A. Hamot ; L. Hirsch ; B. Lacotte ;
N. Lafforgue ; P. Lajoinie ; S. Luc ; P. Magny-Lecoq ;
C. Mazurier ; G. Morra ; C. Moussé ; U. Nahum ; A. Ortet ;
M. Plante ; I. Prunier ; E. Ranedo ; G. Rieux ; C. et G. Rivère ;
F.-J. Rousseaux ; P. Sansas ; P. Sauviat ; J.-M. Vignau ;
R. Vincent ; Y. Yvinec... et quelques anonymes.

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042530655

Dépôt légal : mai 2026

*Oui, il y a la beauté et il y a les humiliés.
Quelles que soient les difficultés de l'entreprise,
je voudrais n'être jamais infidèle, ni à l'une ni aux autres.*

Albert Camus
L'été

I

Tes morts, tu honoreras

1

Longtemps, rien. Aucune trace. Juste un petit vallon où coule un filet d'eau. Un écrin de verdure, posé là, nulle part. Autour de ce berceau, telle une ombre penchée, la forêt... Un jour, l'homme arrive. D'abord un petit groupe, foi chevillée au corps. Par soif de pureté, la main défriche, remue la terre, taille la pierre et quatre murs s'élèvent. En ce lieu embelli, le temps fait œuvre ; on marie les corps agissants aux quêtes verticales. Le cercle s'élargit, le vallon devient ruche. Et lentement, une nef avance vers le ciel sa ligne magistrale pour orienter les âmes.

Sur ce fier monastère passent les siècles... Jusqu'à l'orage profane : Révolution. Venue d'ailleurs, échappée des villes, en traînée de poudre. Partout sur la nation, la révolte s'abat, frappe l'ordre divin. Cet orage ? Fruit mûr des souffrances populaires, jacquerie de l'homme penché. Insurrection et table rase ! Emporté par cette tourmente, l'ancien trou de verdure où coule un ruisseau se vide. Auguste, baigné de silence, l'imposant édifice traverse en se figeant la substance inerte des oublis. Malgré sa solitude, à la barbe des vents, il tient tête aux hivers ; bon an mal an, son toit résiste, protège ses maîtresses pierres des chutes fatales. Mais jusqu'à quand ?

La mort, patiente, le guette...

Alors, tel un rêve éveillé que nul n'aurait su soupçonner, une femme arrive. Elle aussi, échappée de la ville. Petite, mais forte femme. Dans ses bagages ? Une rocambolesque idée en tête : sa foi, en l'art. Toute une collection, réserve de traces vernies, galerie de mondes encadrés. Aussitôt, brouettes et gravats ! Les cendres froides du lointain exode se métamorphosent. À la sueur du poignet et à la mesure de sa future gloire, le monastère, ce vieux navire aux façades calcaires, en

sa combe échoué, se retrouve phénix au milieu de ses bois. L'ancien théâtre de prières, en musée se mue.

Dès lors, résurrection. Redevenues miroirs des énigmes vitales, ses hautes parois s'en réjouissent ! Elles appellent le curieux et semblent dire : « Passant, arrête-toi, regarde ! Plonge-toi au-dedans des mystères qu'une main, du bout de ses doigts inspirés, a extraits d'un chaos pour en peindre la flamme ! » Ainsi, tout recommence : de grandes fenêtres de verre laissent entrer le soleil dans la nef éblouie. À travers, comme étonnée de cette renaissance, on y voit la forêt, au-dehors, rapprocher sa ramure. Et dans les dépendances, d'œuvre en œuvre exposées, chacun, amateur d'art ou flâneur de passage, à sa guise navigue.

Par quel hasard, en ce trou de verdure, ma route a su me perdre ?

En marin curieux qu'une quête nourrit, j'ai dû soupçonner l'écho d'une urgence : la beauté n'attend pas ! Riche de mes deux yeux fouineurs, d'une œuvre à l'autre, je butine. Jusqu'au sommet d'un escalier... Là, face à un grand tableau, soudain happé par un émoi, mon pas se fige : comme un écho qui appelle. Je l'entends à peine, n'arrive pas encore à le situer, mais éprouve déjà sa violence larvée. Cet écho ? Il vient du dedans de la toile, et tisse autour de moi l'auréole d'un souffle.

Un souffle épais qui me fascine ! Une œuvre d'art, pour sûr, quand elle stoppe le pas, absorbe le regard, trouble, secoue, bouscule, diffuse une onde grise dont on sent la texture frôler la peau avant de faire mouche au creux profond du corps, c'est bien la preuve qu'elle vit ! Le tableau, mystérieux, se tient devant moi en son vaste rectangle. À sa base, dans un bain de ténèbres qui me semble liquide, un fil blanc se balance. Au-dessus de ce fluide, un halo timoré éclaire un corps ailé traversé de zébrures. Le pourpre d'une tache ternit son poitrail blanc... Le décrire précisément ? Peine perdue ! En détailler l'essence ? Mes mots ne suffiront ! Et à quoi bon ? Ce tableau, la force qui l'habite n'a d'égal que mes yeux par sa face envoûtés. J'ai vu des gens passer juste devant, sans

le voir, sans jamais s'arrêter. Pour eux ? Indifférence. Mais qu'importe !

L'œuvre devant mes yeux, ce puits d'ombre où se meut une vie incertaine, la main qui l'a fait naître lui a donné un nom. Un titre, emprunté au poète, géant parmi ses pairs : *Ô croisements obscurs des gouffres et des songes*. Un titre provocant, à laisser décanter, qui descend lentement de mon front vers le ventre. Puis mes pas me reculent, car bien souvent, de loin, on interprète mieux... En devenant rectangle posé devant mes yeux, le monde qui m'entoure s'est soudain resserré : me voilà enrôlé ! Prostré, délicieusement condamné à errer sur la toile, je guette. Le tableau m'ensorcelle. Tel un mendiant de lumière éperdu, je tends la main de l'âme vers cet étrange puits pour en capter la veine.

Des gouffres et des songes... ?

Je m'obstine à sonder la matière visible, lorsqu'une voix lointaine, sans égard ni réserve, vient notifier la raideur d'une urgence : « Le musée ferme dans dix minutes. » Malgré cette mise en demeure, tout à ma quête, je l'affirme en moi-même : « Rien ne saura m'extraire. » À pas feutrés, espérant m'inviter dans le secret de l'œuvre, je me rapproche du tableau. Afin de mieux l'entendre... À quoi peut ressembler le son de *croisements* entre *gouffres* et *songes* ? C'est à ce moment-là, tout près de la toile, en fermant les paupières, que j'ai entendu la chute ! Le frottement d'un souvenir lointain m'a électrisé : étrangement, tel un flash saisissant, j'ai alors vu Léopoldine, la fille du poète, celui des *gouffres* et des *songes*, quand elle s'est noyée. Les yeux clos, les mots que j'avais appris par cœur à l'aube de ma vie me sont aussitôt revenus ! Fluide mélancolique, les vers du père aimant ont glissé sur mon cœur : « Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne... » La porte du musée peut fermer, que m'importe ! « Je marcherai, les yeux fixés sur mes pensées... » Jusqu'au bout du poème, que m'importe ! « Je mettrai sur ta tombe un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur. »

Les mots puissants tirent les songes, jusqu'au creux de l'enfance... Ma tête, emportée, me refait petit ; en ce temps

éloigné où la « tombe », à la fin du poème, je la comprenais mal. Porté par la musique de ses mots, de mes yeux d'écolier étourdi et candide, je voyais seulement la trame d'un voyage glisser comme une eau claire : attendu par sa bien-aimée, le marcheur s'en allait tout au bout du chemin déposer la bruyère fleurie... La mort, à hauteur enfantine, à quoi ressemblait-elle ? Un monde encore méconnu. Petit, la tombe, je m'y rendais une fois l'an ; la nôtre, procession familiale, bouquet de chrysanthèmes qu'on m'invitait à déposer sur une plaque sombre. Le nom d'un ancêtre affleurait, personnage inconnu ; quelques lettres gravées, signes abstraits. En déposant la fleur sur la pierre, l'enfant ne voit pas la pierre.

Il voit la fleur, sent seulement son parfum de miel...

Quelqu'un, délicatement, vient de toucher mon coude. J'ouvre les yeux. Emporté par les images et la mémoire du poème, j'avais beau dans ma tête voler de mes propres ailes, le temps m'a rattrapé ! « Monsieur, il est l'heure, on ferme. » La porte du musée se rabat derrière moi. Traînant mon ombre vers le ruisseau qui longe l'édifice, la fin tragique de Léopoldine m'accapare et me suit. Désormais, la pierre tombale n'a plus seulement le parfum des fleurs. Mon regard, traversé de saisons et percuté d'orages, a perdu les candeurs de l'enfance... Mais le poème n'a pris aucune ride ! Il est là, tout au chaud de ma souvenance. Quand je me le récite, dans la solitude tranquille de ma mémoire ouverte, une mystérieuse transcendance m'anime.

L'écho des mots m'emporte ! J'ai l'impression d'avancer vers la lumière avec une étoile dans la poche. Une respiration subtile traverse les frontières de mon corps et je sens, en retour, le frisson sidéral. L'un et le tout se parlent. Dans l'instant mystérieux de ce déroulement intérieur des images, je crois bien ressentir, graine qui me soulève, l'humble puissance d'être... Juste un instant, par la vertu de ces réminiscences, le temps, cet avaleur de jours, me semble lâcher prise. Juste un instant.

Ainsi, la vie... Mutine, entre nos doigts, elle glisse, ondule à cache-cache et réveille les ombres. À la croisée d'un doux

songe et d'un gouffre, chacun de nous a ses fantômes qui sortent brusquement, refont surface. Et qui s'en viennent, toujours, quand on ne s'y attend pas. Ces morts, on les croyait à jamais évanouis ! Mais non ! Obstinés, ils remontent ! Combien ces boucles déroutantes semblent étranges : Léopoldine, la fille noyée ; son père, en poète inspiré ; un monastère en musée ; un titre au tableau ; et cette idée de gouffre par où la mort remonte... C'est alors, marchant près du ruisseau derrière le musée, souriant en moi-même de tous ces engrenages, qu'une avalanche me surprend. Dans un creux de ma tête, derrière la bruyère en fleur du poème vivant, derrière la fille noyée, comme aspirés par un élan du cœur, d'autres fantômes viennent !

Avalanche à l'envers, ils déboulent, soulèvent ma mémoire.

Entre chien et loup, sans ménagement, ils s'invitent ! Tantôt solitaires, tantôt serrés dans une foule dense ; les uns pleurant encore, quand d'autres ont su puiser une paix infinie dans leur profond sommeil... Ces si précieux fantômes, pourquoi remontent-ils ? Quand leur spectre de chair expulsé du silence apparaît dans l'azur de mes songes soudains, que viennent-ils me dire ? À leurs silhouettes, à leurs têtes penchées, à la façon dont le sort les abîme, je les devine. Bien plus : je les connais !

Ils sont comme de petites pierres blanches sur le bord d'un chemin. Le mien. Derrière la fille noyée, deux frères sur le front, la sœur encore jeune, une multitude abîmée, le gardien dans sa cage, l'homme aux trois sillages et le marcheur souül. Sur le papier de mes nuits du dedans, en les couchant, les déposant, je n'ai qu'un souhait : oser les relever. Peut-être un jour, complices, ces pierres nous diront...

2

Par cette avalanche à l'envers, après la fille du poète, c'est le jeune frère qui apparaît. Sa mère l'a mis au monde un premier septembre. Vingt ans plus tard, jour pour jour, il monte dans un train. Première fois... Assis près de la fenêtre, le voyage sera long. Vers le nord. Il est parti à pied de chez

lui il y a deux jours, a dévalé le sentier, traversé le petit bois vers le chemin empierré, celui qui mène au village au fond de la vallée. De là, par la route, on remonte vers un col, près des estives où les trois vaches de la famille paissent au milieu du grand troupeau. La montagne, autour, plante sa force. Rebelle aux hommes. Et en redescendant de l'autre côté, on finit par arriver à la ville, gare la plus proche.

Son père et sa mère l'ont regardé partir. Le père, immobile, assis sur le petit banc, près de l'entrée. La mère a fait quelques pas au-delà du seuil, puis s'est arrêtée, figée comme une stèle de silence. Résumée à l'impuissance du bleu humide de ses yeux. Elle l'a regardé partir avec la boule noire que les mères emportent au creux de leur ventre quand un fils s'en va vers l'inconnu. Lui, happé par son devoir d'enfant devenu homme, n'a pas osé se retourner.

Ainsi gouverne un code d'airain : on ne se retourne point... Le pas conquérant et les yeux embués, ce n'est pas l'envie qui fait défaut, mais on s'oblige à regarder devant soi l'orée du bois qui approche, là où le sentier s'enfonce dans la forêt et va avaler définitivement la silhouette. À partir de cette frontière végétale, l'image du corps disparaît ; le sentiment reste mais ne brûle plus ; le croisement des regards, celui qui, l'espace d'un instant, sait foudroyer l'âme, n'est plus possible. La forêt annihile ce que les yeux pourraient avouer de déchirement. Dès lors, chacun se résout à poursuivre sa trajectoire.

Le fils, en route vers l'ailleurs inconnu ; la mère, résignée dans l'ombre du foyer.

La mère, la suite, elle la craint. Le fils aîné est parti il y a déjà un an. Toujours pas revenu. Il est là-bas, dans ce nord si lointain, ce bout d'un monde étranger à toute image qu'elle pourrait s'en faire. Il est là-bas, et n'a pas encore envoyé de nouvelles... Restent maintenant, sous son aile, les deux autres garçons et une fille, la dernière, si gamine.

Ce tour d'horizon du cercle familial, on le doit au photographe ambulancier. Il va, de mont en val et de feu en feu, par la mosaïque hérissée des chemins, sa drôle de boîte sur l'épaule. Sa boîte posée délicatement, avec son petit rideau,